

**La Vie Et Les Gens Ne Nous Ont Jamais Laisseé Tomber: La Vingt-Troisième Lettre D'information (2019).**



Couverture du dossier 17

Chers amis, chères amies,

Salutations du bureau du **Tricontinental: Institut de recherche sociale**.

Il n'y a pas si longtemps, le Venezuela faisait référence à l'épicentre d'une nouvelle dynamique révolutionnaire. Les élections successives – toutes validées par les autorités internationales – ont montré que le peuple du pays voulait prendre le contrôle de ses ressources et construire un pays pour lui-même et non pour les grandes entreprises. Hugo Chávez, avec son immense charisme, a compris qu'il ne suffisait pas de construire le socialisme à l'intérieur d'un seul pays, il fallait que la région soit entraînée dans cette nouvelle dynamique. S'inspirant de l'héritage de Simón Bolívar (1783-1830), Chávez a inspiré des millions de personnes à travers l'Amérique latine – ce qu'on appelle *Patria Grande* (« La Grande Patrie ») ou *Nuestra América* (« Notre Amérique ») – à participer à la Révolution Bolivarienne. Il ne saurait y avoir de solution aux immenses problèmes de l'Amérique latine si chaque pays de la région restait redevable et dépendant des États-Unis d'Amérique, de l'Europe et du Canada. Si chaque pays restait isolé, chaque pays resterait faible. L'unité était l'expression centrale, c'est pourquoi le régionalisme hémisphérique était essentiel. Caracas était la capitale de cette *Nuestra América*, phrase rendue célèbre par le poète et radical cubain José Martí (1853-1895).

La Révolution bolivarienne, avec sa promesse de solidarité régionale et de développement social, a menacé les propriétaires d'entreprises multinationales, ceux qui se considéraient comme les héritiers légitimes de la terre. Le milliardaire canadien Peter Munk, propriétaire de Barrick Gold, a écrit de Chávez qu'il était un « dangereux dictateur » ; Munk a comparé Chávez à Hitler et a demandé que Chávez soit renversé. C'était en 2007. C'était il y a douze ans. Le complot pour renverser la Révolution bolivarienne n'émerge d'aucune crise particulière au Venezuela ni d'aucun problème créé par l'actuel Président Nicolás Maduro. Le vrai problème avec le Venezuela était – et est – la menace posée par une direction qui s'oppose fermement à l'asphyxie du pays par les sociétés multinationales ; c'est le problème posé par un pays qui tente d'ouvrir une nouvelle voie à une population qui a longtemps été enlisée dans la pauvreté malgré ses richesses naturelles. Le sens de « Venezuela » devait changer. Cela ne pouvait plus signifier la promesse d'une révolution. Cela ne pouvait être qu'un chaos dangereux.

George W. Bush, Barack Obama et Donald Trump – les trois présidents américains à la Maison-Blanche à l'époque de la révolution bolivarienne – ont tenté à leur manière de renverser Chávez, puis Maduro. Aucun d'entre eux n'a réussi. L'urgence de leur action se situait dans les années qui ont précédé le coup d'État de Santiago (Chili) en 1973, lorsque l'ambassadeur américain Edward Korry a écrit avec mépris à propos de la droite chilienne « qui, aveuglement et avec avidité, a poursuivi ses intérêts, errant dans une myopie de stupidité arrogante ». Ceci définit la droite vénézuélienne actuelle. Ensuite, a écrit Korry, parce que la droite est si « stupide », « lamentablement, les États-Unis devront aller plus vite » – les États-Unis devront faire ce que la droite n'était pas en mesure de faire au nom des États-Unis.

12. IT IS LAMENTABLY THE US THAT WILL HAVE TO MOVE FASTER. TOMORROW WE SHALL REPORT ON THE MEASURES WE ARE TAKING TO PREPARE FOR THE NEW ERA.

13. LEADERSHIP DEPENDS UPON, IF I MAY USE SPANISH, CABEZA, CORAZON AND CAJONES - HEAD, HEART AND GUTS. IN CHILE THEY COUNTED UPON CHACHARA... CHATTER. KORRY.

CONFIDENTIAL

Ambassador Korry au département d'Etat américain, 5 September 1970

Les États-Unis devront aller plus vite. C'est l'essence même des opérations américaines au Venezuela au cours des vingt dernières années. Ce sont toujours les États-Unis qui ont donné à la droite vénézuélienne aux genoux faibles ses ordres et ses tripes. Mais les États-Unis ne sont pas seuls dans cette opération. Elle a été rejointe – comme je l'ai détaillé dans ma chronique – par le Canada, dont les intérêts miniers, représentés par des sociétés comme Barrick Gold, sont impatients de voir le butin du changement de régime. Les tentatives de renversement de la révolution bolivarienne par coup d'État et par délégitimation ont échoué. De nouvelles méthodes plus sophistiquées ont dû être mises au point. Ces méthodes portent le nom de *guerre hybride* (Hybrid war) – » une combinaison de moyens non conventionnels et conventionnels utilisant un éventail d'acteurs étatiques et non étatiques qui s'étend à tout l'éventail de la vie sociale et politique « .

Nos bureaux du **Tricontinental : Institut de recherche sociale** à Buenos Aires (Argentine) et à São Paulo (Brésil), avec l'aide d'universitaires et de militants en Colombie, en Haïti et au Venezuela, ont produit un **dossier** très complet sur la guerre hybride non seulement contre le Venezuela, mais contre les braises de la révolution bolivarienne en Amérique latine – ou » *Nuestra América*. Ce dossier, notre dix-septième, est l'une de nos études les plus approfondies sur les mécanismes du pouvoir à notre époque. Une guerre hybride n'est pas nécessairement menée sur un champ de bataille, avec des armées conventionnelles. C'est une guerre idéologique, une guerre pour façonner la perception de la réalité, une guerre de position pour définir ce qui se passe et qui mène éventuellement à une guerre de manœuvre pour renverser un gouvernement. Maduro ne doit plus être considéré comme légitime, mais comme un dictateur. Il doit être vu comme la cause de chaque problème, chaque solution doit venir des alliés de Washington, toute la réalité doit être conforme au point de vue de la Maison-Blanche plutôt qu'à celui du peuple vénézuélien.

Bien sûr, cette guerre de position et cette guerre de manœuvre – les deux termes d'Antonio Gramsci – ne sont pas si faciles à gagner. Toutes les ressources financières et technologiques semblent profiter au camp du coup d'Etat. Mais il leur manque une ressource importante : la fraternité du peuple. Au cours des vingt dernières années, la Révolution bolivarienne a creusé de profondes tranchées à l'intérieur des communautés des pauvres, non seulement au Venezuela, mais dans tout l'hémisphère. Il ne faut pas se moquer des tableaux de Chávez qui sont peints et repeints dans ces *barrios*. Ils signifient beaucoup pour les gens ordinaires. Cette révolution a créé de nouveaux espoirs pour des millions de personnes, et elles se battent bec et ongles pour défendre non pas telle ou telle réforme, mais le grand horizon de liberté qui s'est ouvert devant elles.



Lorenzo González Morales, Exhumación, 2004/2016

Ce n'est pas pour rien que l'Amérique latine a produit tant de grands poètes, la plupart d'entre eux étant de gauche et militants de divers mouvements. Ils sont nécessaires pour élargir notre imagination, pour nous donner du courage dans notre combat et pour éclairer l'avenir. Parmi eux, Otto René Castillo (1934-1967), l'une des grandes voix du Guatemala. Castillo emporta ses carnets avec lui dans la jungle guatémaltèque, où il prit le fusil et rejoignit les Fuerzas Armadas Rebeldes (Forces armées rebelles). Sa foi dans la capacité des gens à surmonter les guerres contre-révolutionnaires de son temps a dansé dans sa poésie.

La plus belle chose  
pour ceux qui se sont battus  
toute leur vie  
c'est d'arriver à la fin et de dire ;  
nous croyions aux gens et à la vie,  
et la vie et les gens  
ne nous ont jamais laissé tomber. *Lo más hermoso  
para los que han combatido  
su vida entera,  
es llegar al final y decir:  
creíamos en el hombre y la vida  
y la vida y el hombre  
jamás nos defraudaron.*

Castillo – avec sa camarade Nora Paíz Cárcamo (1944-1967) – fut capturé en mars 1967, emmené à la caserne de Zacapa, torturé et ensuite brûlé vif. Avec eux, l'armée a tué treize paysans, les a vêtus d'uniformes rebelles et les a tous laissés pour morts – prétendant qu'ils avaient été tués au combat (un stratagème familier dans la Colombie d'aujourd'hui, comme nous en parlons dans notre dernier **dossier**). Rien de tel ne s'était produit. Tous les quinze avaient été massacrés dans la base militaire de Las Palmas. C'est la voie du camp du coup d'Etat. Il veut voler l'âme des gens pour les réduire en zombies qui doivent baisser la tête et travailler, mettant leur précieux travail vers l'accumulation du capital entre les mains des tyrans de l'économie.



Otto René Castillo n'est pas un personnage isolé. Partout dans le monde, l'art et la rébellion se sont unis pour imaginer des mondes au-delà du temps de la guerre hybride. Cette semaine, nous célébrons Malangatana Ngwenya (1936-2011), l'artiste et militante du Front de libération du Mozambique (FRELIMO). La mère de Malangatana était guérisseuse, tatoueuse et tailleuse de dents. L'une de ses premières peintures les plus puissantes – inspirée par sa mère – s'intitule *The Mouth of Society Has Sharpened Teeth ; The Only Way to Destroy A Monster Is to Pull Out his Teeth*.

Il est temps d'identifier tous les monstres. Il est temps de leur arracher les dents.

Chaleureusement, Vijay.

*\*Traduit par Alexandre Bovey.*